



Association des Jeunes  
Chercheurs en Sémiotique

## Denationaliser la pensée. Ernst Cassirer et l'histoire philosophique du structuralisme

Romain Bertrand \*

**Résumé:** L'historiographie, majoritairement française, du mouvement intellectuel qui a pris le nom de structuralisme s'est construite sur un présupposé : celui de faire du structuralisme une pensée nationale, majoritairement française, ou du moins dans un espace linguistique francophone qui irait de Saussure à Barthes. Utilisant notamment les outils de la sociologie de la connaissance, les idées fortes du structuralisme y sont en effet ramenées à leur contexte social et géographique de production, de sorte qu'elles seraient marquées de manière indélébile du sceau national. C'est ce présupposé de l'historiographie du structuralisme que le présent article entend analyser, et ce à travers l'article fondateur de Ernst Cassirer, « Structuralism in the modern linguistics ». Ce que propose Ernst Cassirer, c'est en effet non pas de réduire le structuralisme à une « mode intellectuelle » française de la seconde moitié du XX<sup>ème</sup> siècle, mais bien de montrer son intégration à l'intérieur du temps long de la tradition philosophique occidentale et des différentes configurations intellectuelles (morphologie de Goethe, biologie de Cuvier, etc.) qui présentent avec lui une parenté. C'est bien à la réinscription du structuralisme dans le monde intellectuel élargi de la philosophie et des sciences, hors des contraintes nationales et historiques, que nous sommes alors invités.

**Mots-clés:** Structuralisme, Ernst Cassirer, morphologie, Troubetzkoy, Goethe

L'histoire de la philosophie relève d'un type spécifique d'historiographie. Une méthodologie soucieuse de la singularité de son objet, et donc de la nature idéale de son champ de recherches, doit nécessairement prendre acte de ce que l'objet de son intérêt, par sa nature propre d'idée, n'est en aucun cas réductible à la configuration sociale, politique, ou matérielle de sa manifestation. En un sens, il n'y a d'histoire proprement philosophique que dans un acte de défiance vis-à-vis de ce qu'il convient d'appeler du terme générique de « sociologie de la connaissance », dont la critique marxienne constitue l'un des avatars. Mais dans le cas du structuralisme, le problème se manifeste avec un éclat aveuglant. La majeure partie de l'historiographie structuraliste, et symptomatiquement celle de langue

française, a trop souvent oublié la configuration idéale de son objet pour se focaliser quasi-exclusivement sur l'*hic et nunc* de sa manifestation : la France des années 1950 jusqu'à la fin des années 1970.

On assiste alors parfois à des exercices de contorsionnisme historiographique pour faire correspondre terme à terme le mouvement structuraliste et d'autres catégories de l'histoire économique ou sociale. Ainsi de Maxime Parodi qui ouvre son ouvrage *La modernité manquée du structuralisme* en disant de ce mouvement qu'il « accompagne sur un mode aporétique la seconde révolution française » (Parodi, 2004, p. 2), concept inventé par Henri Mendras en 1988 pour désigner la modernisation institutionnelle de la France entre 1965-1984.

\*. Romain Bertrand est agrégé de philosophie, diplômé de l'École Normale Supérieure de Lyon, doctorant en Histoire de la philosophie : « Sujet et structure dans la philosophie de Ernst Cassirer », sous la direction de M. le Professeur Emérite Jean Seidengart, Université Paris-Ouest Nanterre-La Défense. Membre du Laboratoire Ireph, Paris Ouest - Nanterre-La Défense. Adresse électronique: { romain.bertrand.mignon@gmail.com }.

Le structuralisme n'est alors plus le nom que d'une mode intellectuelle, au sens où comme l'écrit Gilles-Gaston Granger d'une plume acerbe, les mots structure et structuralisme « jouissent de l'universel crédit auprès des chroniqueurs de revues et de gazettes » (Granger, 1960, p. 1). La collusion du médiatique et de l'intellectuel apparaît alors comme l'un des facteurs de ce que l'on peut appeler la « nationalisation du structuralisme », en accentuant ainsi la mise en récit proprement française de cette « pensée nationale », qui semble alors être une sorte de lointain écho de l'expression d'un génie français, prenant la suite, dans l'histoire des idées, des Lumières. Si cette « fièvre hexagonale » aura pu porter ses fruits à l'étranger, elle n'en reste pas moins, pour l'historiographie intellectuelle, comme auréolée d'une apparente parthénogenèse française, du moins francophone, dans une filiation qui irait de Saussure à Lacan, en passant par Barthes, Foucault, Althusser et Lévi-Strauss.

Dans la mise en récit du structuralisme que propose l'historiographie contemporaine, cette liaison entre nation et pensée semble en effet réduite à la plus stricte identité : François Dosse parle de « fièvre hexagonale » (Dosse, 2012, p. 406), Johannes Angermuller utilise la notion de « génération intellectuelle » (Angermuller, 2013, p. 64), limitant ainsi le mouvement à l'équivalent d'une classe d'âge de conscription. Intellectuellement, cette identification d'une pensée et d'une nation a une incidence sur l'historiographie de cette pensée : elle est passée au crible d'une analyse institutionnelle qui entend mettre en évidence les conditions sociales d'émergence d'un tel mouvement. Ainsi Maxime Parodi explique-t-il cette « singularité française » en la rapprochant de la configuration sociale particulière, due au baby boom, de la faiblesse de l'université française, de la fin de l'idéologie avec le rapport Krouchtchev et de la volonté d'un retour à la science contre l'idéologie<sup>1</sup>.

Or c'est précisément cette identification qui dans le cadre de l'histoire du structuralisme pose problème, dans la mesure où l'historiographie consacrée au structuralisme semble saturée par les présupposées d'une « sociologie de la connaissance », s'intéressant plus au fait de la manifestation (le contexte historique et géographique) qu'à la logique et aux concepts propres à ce mode de pensée, qui eux, transcendent cette instanciation. Parmi les penseurs soucieux de marquer cette différence, Paul Ricoeur est de ceux qui ont proposé une formalisation rigoureuse de ce problème :

Ce qui échappe à la sociologie de la connaissance et ne peut être repris que dans une histoire philosophique de la philosophie, c'est justement l'origine du système, c'est-à-dire la constitution d'un certain discours à partir

d'un certain nombre de question fondamentales. [...] Ce genre de question excède toute espèce de causalité sociale (Ricoeur, 2001, pp. 82-83).

C'est parce qu'elle est fondamentalement « discours » que la philosophie n'est pas soumise entièrement au réductivisme social que lui impose ce que Ricoeur nomme la « sociologie de la connaissance ». Parce qu'elle est « discours », la philosophie, inscrite historiquement dans une époque, excède cette époque pour côtoyer dans l'espace discursif l'ensemble des autres formations théoriques :

Ce rapport entre une époque historique et une œuvre philosophique – ce rapport de manifestation dissimulation – c'est la forme extrême du statut du langage dans le monde. Le langage qui se veut le plus universel révèle ce qui arrive à toute parole, à tout discours dans une société : dès qu'une époque se représente elle-même par le moyen de ses œuvres, elle est déjà sortie de l'étroitesse de sa propre situation (Ricoeur, 2001, p. 85).

En prolongeant la critique ricoeurienne et en l'appliquant au cas précis de l'historiographie du structuralisme, on peut postuler que se fait alors jour un mécanisme intellectuel, inspiré de Marx, que l'on peut nommer le « fétichisme de la marchandise intellectuelle » : soucieux de rendre raison de la singularité de la configuration du savoir qui a pris le nom de structuralisme, l'historien des idées se laisse prendre à l'éclat ravageur du présent (historique et géographique), et se trouve alors amené à « autarciser » ce savoir, à le « nationaliser », à le couper de tous ses prédécesseurs trop lointains, en tentant de faire correspondre coupure épistémologique et coupure géographique.

Dans le cadre d'une considération du rapport entre le structuralisme et la « nationalisation » de cette pensée, il n'est alors pas sans intérêt de porter le fer théorique sur la filiation saussurienne. Il ne s'agit alors bien évidemment pas de nier l'importance de l'œuvre de Saussure sur le développement de la linguistique structurale d'une part, sur l'anthropologie de l'autre, et sur toutes les autres sciences dites « sémiotiques ». Ce qui doit être remarqué, c'est que la filiation qui fait remonter à Saussure le structuralisme a le mérite de limiter ce mouvement intellectuel à un espace francophone, du Genève de Saussure au tout Paris mondain du structuralisme. Pourtant, et c'est bien connu, si on prend l'exemple de Claude Lévi-Strauss et du recueil d'article méthodologique que constitue *l'Anthropologie structurale*, publié en 1958, la présence de Saussure est pour le moins légère, voire spectrale. Il est possible de reprendre ici les analyses que propose Thomas Pavel dans son étude générale du structuralisme intitulée *Le mirage linguistique* où il écrit : « Jamais dans *l'Anthropologie structurale*, le nom de Saussure n'est

1. Le chapitre 5 de l'ouvrage de Parodi, cité *supra*, intitulé « Faits et contextes de l'aventure structuraliste » est intéressant à analyser. Le terme de « fait » employé dans le titre du chapitre est un indice marquant de cette réduction d'un courant intellectuel à la forme particulière de son instanciation, temporelle et géographique. Sur la distinction entre le fait et l'idée, on se référera aux *Idées directrices pour une phénoménologie pure et une philosophie phénoménologique* (Husserl, 1985) dont le chapitre premier est intitulé « Fait et essence ». Contre une histoire factuelle du structuralisme, c'est bien une histoire idéelle, au sens de Husserl, qu'il s'agit ici de proposer.

mentionné autrement qu'à propos de l'arbitraire du signe (p. 101, 104, 230), ou, de manière plus vague encore, comme celui du fondateur de la linguistique structurale (p. 27 et 39), où Saussure partage cet honneur avec Antoine Meillet » (Pavel, 1988, p. 38). À l'inverse, son article fondateur de 1945, publié dans la revue *Word* et intitulé « L'analyse structurale en linguistique » interroge la possibilité d'une anthropologie inspirée de la phonologie de Troubetzkoy en lisant de près l'article programme de 1933 « La phonologie actuelle » afin d'en dégager les axiomes qui régissent cette nouvelle discipline. Or il n'est pas dit que de glisser la filiation de Saussure à Troubetzkoy soit sans incidence sur la définition même du mouvement structuraliste.

La consécration de Saussure comme le patriarche du structuralisme, comme le penseur ouvrant les portes d'une terre promise qu'il ne connaîtra pas, intéresse l'histoire philosophique du structuralisme (ou au moins une considération philosophique de l'histoire du structuralisme) dans la mesure où elle se double d'un certain cloisonnement idéal dans l'histoire du mouvement, au risque de proposer une histoire monolithique du structuralisme. Un tel cloisonnement se donne à lire notamment dans les travaux de Patrice Maniglier, dont la thèse, consacrée à Saussure, revendique la fondation saussurienne du structuralisme :

Au moment même où se développait une linguistique qui se voulait scientifique, qui avait recours à des techniques d'observation de plus en plus fines, qui tentait de se débarrasser des *métaphores organicistes* afin de régulariser, pour ainsi dire, l'objet de la linguistique, en le réduisant aux pratiques concrètes et observables des sujets parlant (Maniglier, 2005, p. 27. Nous soulignons).

La genèse saussurienne du structuralisme, ou plutôt la mise en récit historiographique de cette filiation, au-delà de son aspect « nationalisant », semble construire une certaine compréhension du structuralisme qui tendrait à réduire le structural au sémiologique. Cette réduction prend ici la forme d'une exclusion de toutes les influences des concepts d'organisme. Et c'est exclusion dont on peut interroger la légitimité (et dont l'intérêt semble être, encore une fois, l'unité « géoépistémique »). Le structuralisme n'a-t-il rien à voir avec l'organicisme ? C'est un point sur lequel la réponse spontanée par la négative est fragilisée par les travaux récents de Patrick Sériot, et notamment par son étude de la formation de la doctrine de Roman Jakobson et Nikolas Troubetzkoy :

La thèse soutenue ici n'a rien de révolutionnaire : on veut essayer de comprendre si, dans les textes de Troubetzkoy et Jakobson, organique est synonyme de structural, si l'emploi incessant du terme « organisme » est une métaphore ou révèle une pensée elle-même biologiste. Il s'agit de montrer une genèse, une naissance dans la douleur d'une notion, celle de structure, à partir d'une autre, la notion romantique de totalité, par delà une troisième : celle d'organisme (Sériot, 2012, p. 14).

L'affranchissement de la dépendance nationale du structuralisme vis-à-vis de la France passe ici par l'étude de ce qui représente l'une de ses premières configurations, souvent lue comme un « précurseur ». Ce qui est mis ici en cause est précisément cette lecture traditionnelle, qui exclut hors de la francophonie les théories certes proches du structuralisme mais qui n'assume pas uniquement le modèle sémiologique de Saussure. En questionnant l'intégration de Jakobson et Troubetzkoy, de plein droit dans le structuralisme (et sans les en éloigner sous l'étiquette de « source » ou « précurseur »), on est à même de mettre encore une fois en évidence cette double contrainte dominante de l'historiographie structuraliste, qui noue le terme d'une part à la France, et d'autre part au modèle saussurien du signe. C'est cette matrice idéale que le travail de Sériot a le mérite de faire apparaître.

La question de la remise en cause du nationalisme propre à l'historiographie du structuralisme prend en outre un relief particulier dans la mesure où elle s'accompagne chez lui d'une étude des dimensions nationalistes qu'on retrouve dans l'eurasisme de Troubetzkoy, c'est-à-dire le mouvement culturel politique qui débute dans les années 1920 et revendique la spécificité de la Russie et sa différence vis-à-vis à la fois de l'Europe et de l'Asie. Il s'agissait alors de revendiquer une essence spirituelle spécifique, qui résiderait dans l'orthodoxie et contre les valeurs occidentales individualistes. L'originalité du travail de Sériot est alors de mettre en évidence la liaison de la théorie linguistique de Jakobson et Troubetzkoy et de leurs engagements politiques, au nom de l'inscription de leurs travaux dans l'histoire intellectuelle :

La notion de structure du travail des Russes de Prague prend une nouvelle intelligibilité si on la rapporte aux idées forces du mouvement eurasisme, qui par son insistance sur la notion de système et de totalité organique en constitue le cadre idéologique le plus immédiat (Sériot, 2012, p. 39).

Au-delà d'un modèle épistémologique foucauldien inspirée de « l'archéologie du savoir » et qui fait primer la différence, la rupture, dans l'histoire des idées, on peut proposer, à la suite de Sériot, une histoire du structuralisme qui le caractérise comme un point de rencontre et une coalescence de plusieurs modèles, qui impliquerait alors nécessairement une considération transnationale. Contre la double réduction du national et du sémiotique, l'intérêt d'une telle approche est de diversifier les racines idéelles du structuralisme, en l'enrichissant d'une liaison à l'organicisme (épistémologique et politique). Toutefois une telle approche n'est pas sans danger et menace de nous faire avancer sur la ligne de crête entre un structuralisme « expression du génie national français » et une compréhension trop large et trop imprécise de la notion. Comme le note Maniglier : « si le structuralisme est le fait de donner plus d'importance à la totalité qu'à la partie, Aristote

devait être une source directe » (Maniglier, 2006, p. 451).

Comment proposer une compréhension du structuralisme qui s'affranchisse des déterminations nationalisantes sans dissoudre la notion dans un galimatias vaguement organiciste qui détruirait la notion même de structuralisme en l'élargissant à l'extrême ? En envisageant cette notion comme l'unité idéale propre à une époque de l'histoire des idées, indépendamment des disciplines et des nations.

C'est une telle réponse que propose Ernst Cassirer dans un article publié dans la revue *Word*, de 1945 et intitulé « Structuralism in the modern linguistics ». C'est dans le même numéro de cette revue que Claude Lévi-Strauss publie son article fondamental dans l'histoire du mouvement structuraliste, « L'analyse structurale en linguistique et en anthropologie ». Contre et une réduction française du structuralisme et un élargissement de la notion qui la ferait remonter à Aristote, Cassirer offre une conception du structuralisme comme « tendency of thought », c'est à dire comme un trait cognitif que l'on retrouve dans un certain nombre de sciences positives, mais *sans se réduire à l'une d'elles*. Définir le structuralisme précisément comme cette « tendance de la pensée », c'est refuser le réductionnisme épistémologique qui cherche dans un certain nombre de discipline établie, de sciences spéciales, laquelle aurait, pour la première fois, créer ces nouveaux concepts et cette nouvelle logique. Et contre la dérive d'une histoire du structuralisme qui remonterait à Aristote, Cassirer propose ainsi un contre-modèle historique qui, sous ce terme de « structuralisme », postule ce qui s'apparente à l'unité d'une époque intellectuelle. A travers cette notion de « tendency of thought » (on trouve parfois aussi « trend of thought »), il s'agit pour Cassirer de désigner ce qu'il y a de commun, à une époque donnée, entre des sciences différentes, comme ce qu'il y a de commun entre la psychologie mathématique de Herbart, les *Philosophiae naturalis principia mathematica* de Newton et la *Mécanique analytique* de Lagrange, qui sur la base d'une réduction du complexe au simple, interroge les assemblages et les mouvements de ces éléments premiers<sup>2</sup>.

Il s'agit bien de comprendre ici époque en un sens moins chronologique que idéal : presque 150 ans séparent les travaux de Newton et ceux d'Herbart, mais cela n'empêche pas la mise en évidence de ce que l'on peut appeler une même « structure de pensée », ou pour reprendre le canonique vocable foucauldien, d'*épistémè*. La proximité de l'histoire des idées que propose Foucault dans les *Mots et les choses*, publiés en 1966, et le néokantisme, notamment sous sa forme cassirerienne,

2. Dans la continuité d'une telle compréhension cassirerienne de la notion de structuralisme, on peut alors remarquer qu'il y aurait comme une valeur proprement philosophique du concept journalistique, médiatique de structuralisme, dans la mesure où cela amènerait à transcender un domaine particulier du savoir pour désigner *une mode* de pensée. La « trend of thought » cassirerienne serait alors tout autant une certaine manière de concevoir, *un mode*, qu'une mode intellectuelle, susceptible donc d'être démodée.

a déjà été soulignée, par Deleuze notamment. On est alors en droit de ne plus s'étonner de voir finalement Ernst Cassirer et Michel Foucault proposer une formalisation assez proche du structuralisme, qui n'est plus réduit à son identification avec certaines sciences spéciales, mais qui, au contraire, est élevé à la dignité d'une période de l'histoire intellectuelle, qui détermine la production de l'ensemble des sciences spéciales. La « trend of thought » cassirerienne rejoint alors l'épistémè foucauldienne pour désigner cette base idéale qui rend elle-même possible tous les savoirs spéciaux, et dont l'investigation ne peut être entreprise que par cette réflexivité générale du savoir qui prend le nom de philosophique. La formule foucauldienne bien connue et régulièrement citée, « le structuralisme n'est pas une méthode nouvelle ; il est la conscience éveillée et inquiète du savoir moderne » (Foucault, 1966, p. 221) peut alors être éclairée par deux remarques. D'une part en ce qu'elle s'inscrit, dans la plus pure filiation cassirerienne et plus largement néokantienne, manifestant la dette de Foucault à ce mouvement. D'autre part, elle donne une définition que l'on peut appeler, en reprenant un concept heideggérien, « époqueale » du structuralisme, élargissant ainsi la conception nationalisante du mouvement pour lui donner l'ampleur d'un fondement intellectuel influençant les savoirs spéciaux.

A quoi s'oppose cette conception « époqueale » du structuralisme ? A tout un pan de l'historiographie qui cherche précisément quel est le sens premier de « structure », et quelle est la science qui, la première, a introduit cette conceptualité dans le champ du savoir. Il est à remarquer que cette enquête a abouti à un certain nombre de réponses différentes, et opposées les unes aux autres :

- Vincent Descombes affirme ainsi que c'est les mathématiques du groupe Bourbaki qui donnèrent la définition originelle de la structure, rendant ainsi possible son transfert aux autres domaines : « en réalité, la seule définition acceptable de la structure est celle que fournissent les mathématiques » (Descombes, 1979, p. 104).
- Maurice Merleau-Ponty fait lui valoir le primat de la *Gestaltpsychologie* : « Le mot (structure), aujourd'hui trop employé, avait au départ un sens précis, il servait à désigner les configurations du champ perceptif, ces totalités articulées par certaines lignes de force, et où tout phénomène tient d'elle sa valeur locale » (Merleau-Ponty, 1960, p. 188).
- Thomas Pavel et d'autres pointent le rôle pionnier de la linguistique saussurienne dans la diffusion

du mouvement. Et ce dès l'ouverture de son livre *Le mirage linguistique* : « Ce livre appartient au genre des 'métamorphoses'. Il dit comment les concepts de la linguistique se sont transformés, au courant des années soixante, en un instrument redoutable de modernisation intellectuelle ». (Pavel, 1988, p. 7). Mais le travail de Thomas Pavel constitue une critique de cette pseudo « modernisation de la vie intellectuelle », l'usage que fait Lévi-Strauss des concepts linguistiques étant surtout métaphoriques.

Contre ces lectures « spéciales » (au sens de la *metaphysica specialis* de la scolastique) du structuralisme, qui conçoivent son développement comme la migration des concepts issus d'une science spéciale (quelle qu'elle soit, il n'y a pas de consensus), jusqu'à d'autres domaines, Cassirer envisage dans sa conférence le structuralisme sur un plan que l'on peut qualifier de transcendantal, au sens néokantien, donc d'une conceptualité qui rendrait possible et infléchirait les évolutions des sciences spéciales. Les mots qui terminent son intervention sont à ce titre éclairant :

Ce que je souhaitais clarifier dans cet exposé, c'est le fait que le structuralisme n'est pas un phénomène isolé. Il est plutôt l'expression d'une tendance générale de la pensée qui, dans ces dernières décennies, est devenue de plus en plus importante dans presque tous les champs de la recherche scientifique (Cassirer, 1945, p. 120)

Il y aurait alors une manière de mal comprendre l'article de Cassirer en prêtant trop d'importance à son titre, qui semble faire deviner une étude de la science spéciale linguistique dans sa forme structurale. Or si Cassirer entre dans la question du structuralisme à partir de sa configuration linguistique, c'est à comprendre comme la conséquence de la revue dans laquelle est écrit l'article. Le texte est tiré d'une conférence donnée devant le Cercle Linguistique de New-York, le 10 février 1945, quelques jours avant de mourir. Dans son développement en effet, le structuralisme tel qu'il est construit dans la linguistique, est mis en relation avec d'autres disciplines spéciales. Il justifie son choix en disant qu'expliquer ce qu'est la linguistique structurale à des linguistes, c'est comme « to carry coals to Newcastle », porter du charbon à Newcastle (expression qui figure l'inanité au sens où Newcastle était la ville d'où était envoyé le charbon aux autres villes anglaises).

L'originalité de sa démarche intellectuelle vis-à-vis du structuralisme consiste donc à réintégrer la linguistique structurale à l'intérieur du *globus intellectualis*, de l'ensemble des savoirs dont il est contemporain. Hors de toute singularité médiatique ou institutionnelle, le structuralisme apparaît alors comme la tendance de l'esprit que vont partager une constellation de disciplines spéciales. C'est alors la notion de morphologie qui va servir de guide à Cassirer dans ses variations

sur le structuralisme, et qui lui apparaît comme le plus sûr moyen de ne pas se limiter à la répétition de la linguistique. La figure de Goethe est invoquée comme figure tutélaire, en appliquant le concept de métamorphose au domaine naturelle, et qu'un historien de la biologie, Emmanuel Radl, rapproche de Cuvier et Geoffroy de Saint-Hilaire (au-delà de la controverse qui les opposa), sous le nom d'« idéalisme morphologique ». Il voulait désigner par là :

L'absence d'éléments accidentels dans un organisme. Si nous trouvons l'une de ses caractéristiques, nous avons toutes les autres : on peut reconstruire l'organisme dans son entièreté. (Cassirer, 1945, p. 106)

Ce dont il faut alors s'étonner, c'est qu'à l'encontre d'une historiographie réductrice de la notion de structuralisme, Cassirer propose ici de centrer l'analyse de ce mouvement non pas autour d'une discipline spéciale qui serait pionnière, mais autour d'un concept, qui est lui-même porteur d'une logique qui va se retrouver dans un certain nombre de ces disciplines spéciales. Ce qui intéresse Cassirer dans le structuralisme, c'est précisément l'architecture conceptuelle qui le rend possible. Et c'est précisément cette définition « architectonique » du structuralisme qui permet à Cassirer d'envisager une expérience intellectuelle à son sujet, dans laquelle il propose la lecture d'un texte de Cuvier, avant de remarquer la substitution aux termes biologiques de Cuvier les concepts de la linguistique récente :

Heureusement l'anatomie comparée possède un principe, qui, bien développé, est capable de faire évanouir tous les embarras : c'est celui de la corrélation des formes dans les êtres organisés, au moyen duquel chaque sorte d'être pourrait, à la rigueur, être connue par chaque fragment de chacune de ses parties. Tout être organisé forme un ensemble, un système unique et clos, dont les parties se correspondent mutuellement, et concourent à la même action définitive par une réaction réciproque. Aucune de ces parties ne peut changer sans que les autres changent aussi ; et par conséquent chacune d'elles prise séparément, indique et donne toutes les autres. . . La forme de la dent entraîne la forme du condyle, celle de l'omoplate, celle des ongles (Cuvier ; Cassirer, 1945, p.107).

La méthodologie d'inspiration néokantienne développée par Cassirer dans son traitement du structuralisme doit alors être explicitée. Le structuralisme français des années 1960 n'est qu'un « *Faktum* » dont il s'agit de dégager les conditions de possibilité, les concepts, et la grammaire théorique, qui le dépassent. Bien loin d'être un risque de diluer le concept dans une trop grande extension, le comparatisme disciplinaire que propre Cassirer, en soulignant les rapports entre, par exemple, la biologie de Cuvier et la linguistique moderne, est elle-même la condition de possibilité d'un discours philosophique sur le structuralisme, qui le dégage de son simple fait national et/ou disciplinaire. C'est au nom de cette considération logique et conceptuelle des productions scientifiques que Cassirer est alors en droit de dire :

Selon moi, ce nouvel holisme, ou organicisme, comporte des rapports étroits avec la linguistique structurale. L'approche méthodologique et les idées que nous trouvons de part et d'autre sont très proches. (Cassirer, 1945, p. 109)

Il faut assumer la dimension polémique du propos, contre une compréhension *stricto sensu*, du mouvement structuraliste, et contre toute filiation uniquement saussurienne. La logique du structuralisme, qui permet de rapprocher des sciences aussi différentes que l'anatomie de Cuvier, la morphologie de Goethe, ou la linguistique de Jakobson, repose sur la reconnaissance d'une même base conceptuelle, celle de la relation des parties entre elles. Le concept de structuralisme est même à réintroduire dans l'histoire plus générale de la pensée occidentale que propose Ernst Cassirer dans son premier grand texte, *Substance et fonction*, publié en 1910, et dans lequel il caractérise le développement de la pensée tout à la fois scientifique et philosophique depuis Galilée comme l'abandon progressif d'un schème substantialiste (qui fait valoir l'essence d'une chose comme dépendant d'elle seule) au profit d'un schème fonctionnaliste, où c'est bien la position d'une entité au sein d'un ensemble plus vaste qui déterminera ce qu'elle est. Lier la pensée structuraliste à l'organicisme et au holisme, c'est rendre possible son intégration pleine et entière dans l'histoire générale de la pensée occidentale. C'est accepter que le structuralisme soit un moment de l'histoire philosophique, et pas simplement le nom d'une mode intellectuelle.

Envisager la possibilité d'une histoire philosophique du structuralisme, à la manière de Cassirer, c'est précisément postuler la teneur irréductiblement idéale de ce mouvement, au-delà des différents faits de son instantiation, à commencer par sa forme française d'après-guerre. Il ne s'agit pas de dire que jusque là, l'histoire du structuralisme n'aurait été écrite que dans le registre de la sociologie des connaissances, mais d'étudier, à la suite de Cassirer et de ce que l'on peut appeler son « histoire philosophique », un autre concept du structuralisme. Il y aurait ainsi deux concepts différents de ce mouvement. D'une part un concept marqué par la sociologie de la connaissance, qui donnerait à ce terme une extension stricte, limitée à la France des années 1950 à fin 1970. D'autre part, un concept philosophique (tel qu'on peut le dégager de Cassirer, mais en un sens aussi en germe chez Sériot) qui s'intéresse non au « fait » de son existence mais à sa grammaire conceptuelle, à ses notions-forces, et qui n'hésite pas alors à l'intégrer dans une époque intellectuelle qui irait de Cuvier jusqu'à Lévi-Strauss (au moment où Cassirer écrit).

Postuler la fécondité d'un concept philosophique du structuralisme, c'est alors ne pas tomber dans le piège intellectuel du lien de ce mouvement avec les sciences humaines, qui enfermerait tout discours possible sur le mouvement dans la seule histoire de la linguistique

et de l'anthropologie. Son lien avec les sciences humaines ne justifie pas un rapport d'extraterritorialité philosophique. Le néokantisme de Cassirer apparaît alors comme un antidote à cette extraterritorialité. Distinguant le *Faktum* et la logique, le concept philosophique de structuralisme désignerait alors la logique propre à une certaine époque intellectuelle. Ce qu'offre alors le concept philosophique de structuralisme, c'est de sortir l'histoire des idées d'un « récit égoïste de soi », et du nationalisme qui menace tout autant l'histoire des idées que les groupes politiques. Ce qu'écrit Sanjay Subrahmanyam de l'histoire globale semble alors aussi intéresser l'histoire de la philosophie, du moins à celui qui accorde que le structuralisme est un concept philosophique :

Dans un premier temps, l'histoire est un récit égoïste. Le « soi » de l'histoire est donc la famille, le clan, l'ethnie, puis la ville, la patrie, ou la région d'appartenance, enfin – et surtout à partir des années du XVIII<sup>e</sup> siècle – l'Etat-nation. Dans ce genre, l'Histoire est le jumeau siamois de la mémoire, soigneusement gardée comme le trésor d'un serpent [...]. Si l'historien qui poursuit ce chemin ne se met pas suffisamment en garde, il peut vite se transformer en porte-parole strident d'un groupe ou d'une position idéologique, autrement dit d'une identité (Subrahmanyam, 2014, p.23).

Sortir l'historiographie structuraliste du récit de « soi », voilà alors l'un des horizons politiques d'une histoire philosophique du structuralisme. ●

## Références

- Angermuller, Johannes  
2013. *Le champ de la théorie. Essor et déclin du structuralisme en France*, trad. R. Inspektor et J. Angermuller. Paris : Hermann.
- Cassirer, Ernst  
1945. « Structuralism in the modern linguistics ». *Word*, 1, p. 99-120.
- Descombes, Vincent  
1979. *Le même et l'autre*. Paris : Editions de Minuit.
- Foucault, Michel  
1966. *Les mots et les choses*. Paris : Gallimard.
- Granger, Gilles-Gaston  
1960. *Pensée formelle et sciences de l'homme*. Paris : Aubier.
- Husserl, Edmund  
1985. *Idées directrices pour une phénoménologie*, traduction Paul Ricoeur. Paris : Gallimard.
- Maniglier, Patrice

2005. « Les choses du langage : de Saussure au structuralisme », *Figures de la psychanalyse*, n. 12, p. 27-44.

Maniglier, Patrice

2006. *La vie énigmatique des signes. Saussure et la naissance du structuralisme*. Paris : Léo Scheer.

Merleau-Ponty, Maurice

1960. *Signes*. Paris : Gallimard.

Parodi, Maxime

2004. *La modernité manquée du structuralisme*. Paris : PUF.

Pavel, Thomas

1988. *Le mirage linguistique. Essai sur la modernisation intellectuelle*. Paris : Editions de Minuit.

Ricoeur, Paul

2001. *Histoire et vérité*. Paris : Seuil.

Seriot, Patrick

2012. *Structure et totalité. Les origines intellectuelles du structuralisme en Europe centrale et orientale*. Limoges : Lambert-Lucas.

Subrahmanyam, Sanjay

2014. *Aux origines de l'histoire globale*. Paris : Fayard et Collège de France.

---

## Données pour indexation en langue étrangère

---

Bertrand, Romain

Denationalizing thought. Ernst Cassirer and the philosophical history of structuralism

*Estudos Semióticos*, numéro special (2017)

ISSN 1980-4016

---

**Abstract:** *The historiography, which is mostly French, of the intellectual movement which has taken the name of structuralism has been built on a presupposition: to make structuralism a national school of thought which would be predominantly French, or at the least be part of a francophone linguistic space with Saussure and Barthes as perimeters. Resorting to the devices of the sociology of knowledge in particular, it restores the main ideas of structuralism to the social and geographical context of their production, in such a way that they would be indelibly marked with the national seal. It is this presupposition of the historiography of structuralism that this paper intends to analyse, through the seminal article written by Ernst Cassirer, "Structuralism in the Modern Linguistics". Indeed, what Ernst Cassirer proposes is not to reducibly turn structuralism into an "intellectual fad", peculiar to the second half of the XX century in France, but rather to show its integration within the long-term traditions of Western philosophy and intellectual configurations (Goethe's morphology, Cuvier's biology, etc.) with which it may share some kinship. Thus, what we are invited to is to relocate structuralism within the wider intellectual world of philosophy and sciences, beyond national and historical constraints.*

**Keywords:** *Structuralism; Ernst Cassirer; morphology; Troubeztkoy; Goethe*

---

### Pour citer cet article

Bertrand, Romain. Denationaliser la pensée. Ernst Cassirer et l'histoire philosophique du structuralisme. *Estudos Semióticos*. [En ligne] Disponible sur: ([www.revistas.usp.br/esse](http://www.revistas.usp.br/esse)). Éditeurs du numéro: Valeria De Luca et Carolina Lindenberg Lemos. Numéro special, São Paulo, novembre 2017, p. 44-50. Consulté le "jour/mois/année".